

LOUKIA DROULIA

LES FOYERS DE CULTURE EN GRÈCE
PENDANT LA DOMINATION OTTOMANE:
LE CAS DES BIBLIOTHÈQUES

Au milieu du XVIII^e s. l'*Encyclopédie* de Diderot donne à l'Europe Occidentale les renseignements suivants sur l'existence des bibliothèques en Grèce: «L'ignorance des Turcs n'est pas plus grande que n'est aujourd'hui celle des Chrétiens Grecs, qui ont oublié jusqu'à la langue de leurs pères, l'ancien grec. Leurs évêques leur défendent la lecture des auteurs Payens, comme si c'étoit un crime d'être savant; de sorte que toute leur étude est bornée à la lecture des actes des sept synodes de la Grèce, et les œuvres de Saint Basile, de Saint Chrysostome et de Saint Jean de Damas. Ils ont cependant nombre de bibliothèques, mais qui ne contiennent que des manuscrits, l'impression n'étant point en usage chez eux. Ils ont une bibliothèque sur le Mont Athos, et plusieurs autres où il y a quantité de manuscrits, mais très peu de livres imprimés».¹

Cette information se fonde sur le Traité du Père Poissevin, "*Apparatus Sacer*" et le récit de l'Abbé Sevin² qui, en compagnie de l'Abbé Fourmont, avait voyagé au début du siècle dans le Levant, dans le but de rassembler des manuscrits pour la Bibliothèque Royale de France. Mais si d'une part l'existence d'un assez grand nombre de bibliothèques se trouve confirmée, d'autre part, le fait

1. Diderot, *Encyclopédie*, v. 2 (1751), p. 233.

2. *Ibid.* Le nom ou la marque de l'auteur de l'article "Bibliothèque" n'est pas désigné. Cependant J. Lough, "The Problem of the unsigned articles in the 'Encyclopedie'", *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, XXXII (1965) 366, l'attribue à Diderot en ajoutant la note suivante: "Bibliothèque: not from the short Chamber article, Library, except for the passage on the Bodleian library (p. 449)".

de constater que ces bibliothèques manquaient de livres imprimés fait naître un certain nombre de questions.

D'après l'étude de la production des imprimés grecs, nous savons que l'imprimerie hellénique existait déjà dans le dernier quart du XVe siècle. Encore limitée au début, elle prend à un certain moment —moment que l'on pourrait situer dans la seconde décade du XVIe siècle— un développement important. Naturellement les conditions dans lesquelles elle s'est développée sont très particulières. Les nombreux événements qui caractérisent l'itinéraire de la nation hellénique lui furent souvent contraires; ils ne permirent pas la création d'imprimeries et cela, principalement sur le sol grec. La dispersion des groupes dirigeants, le départ des savants vers l'Occident, surtout après la chute de Constantinople, la prépondérance du pouvoir ecclésiastique et son caractère traditionnel, le manque de toute infrastructure pour le développement d'unités actives sur des bases nouvelles, le tout, joint peut-être à la méfiance des autorités ottomanes devant le texte imprimé ainsi qu'à la concurrence économique de la République de Venise, eurent comme conséquence la naissance et le développement de l'imprimerie grecque au cours de ces premiers siècles loin de ses centres d'absorption, principalement de la Grèce elle-même.

Bien sûr, sa naissance relativement précoce (dernier quart du XVe s.) en Occident peut être liée aux besoins des études humanistes et à la tendance des savants à approfondir l'étude des textes originaux. Ainsi la production grecque du XVe siècle repose essentiellement sur un public limité de lecteurs parmi lesquels domine l'érudit humaniste occidental. Cependant avec le temps, les orientations changent, un nouveau marché s'ouvre vers lequel se tournent les activités des entreprises tant des Grecs de la diaspora que des firmes italiennes. Le livre humaniste, les textes classiques anciens, les grammaires, les dictionnaires, les écrivains religieux, les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament ne recouvrent pas exclusivement la production grecque qui s'écoule principalement vers l'Europe Occidentale. Le livre de religion, livre également éducatif —je rappelle que le Psautier et le Livre des Huit Modes étaient utilisés comme livres d'apprentissage de la lecture et de l'écriture— ainsi que les livres de lecture populaire ne font que se multiplier. Il est évident que les éditeurs-imprimeurs ne se tournent pas seulement vers le

lecteur Grec de la diaspora —dont le nombre restreint ne pourrait satisfaire que difficilement aux besoins professionnels des imprimeries— mais encore vers les populations grecques asservies du Levant.

Prenant en considération ces éléments (et tous ceux que vient de donner le Professeur Dimaras sur le livre étranger),¹ sans écarter non plus les difficultés réelles rencontrées par le livre lors de son acheminement —longues distances, trajets par mer, manque d'une organisation commerciale systématisée— on ne peut accepter que difficilement le témoignage de l'Encyclopédie quant à ce nombre si limité d'imprimés dans les bibliothèques grecques. D'autres raisons, bien sûr, amènent à cette constatation, comme celle qui se fonde sur les informations et impressions des voyageurs dans le Levant. L'intérêt exclusif pour les trésors manuscrits, la recherche méthodique et élaborée des codex manuscrits, sauvegardant les textes de la culture classique et de la foi chrétienne, uniquement connus par des mentions d'érudits du passé, la méconnaissance de la langue néogrecque et peut-être aussi la présentation dépouillée et sans aucun luxe des imprimés grecs n'ont naturellement pas éveillé une plus grande curiosité de ces visiteurs à leur égard.

Le peu d'indications de ces étrangers concernant les imprimés sont cependant la preuve de leur existence dans les bibliothèques grecques. Dans une lettre à Mazarin (14.10.1649), l'ambassadeur français La Haye note quant aux monastères du Mont Athos: «Comme j'avois recouvré pour elle 150 manuscrits grecs, compris 16 livres imprimez qu'il a fallu prendre, parce que sans cela on ne voulait point se défaire des manuscrits. Il est vray que la plupart de ces imprimez sont livres rares, comme le Galien en 5 tomes, Hippocrate en 2 tomes, Proclus sur Platon, Zonare, Nicétas et Cedrenus, et croy qu'ils ne seront pas moins estiméz que les manuscrits».²

Sevin lui-même, qui donne des renseignements négatifs sur les imprimés, montre de l'intérêt à rassembler les livres grecs et moldaves imprimés à Iasi et à Bucarest car, comme il l'écrit, «on ne les

1. Voir ici la communication de C. Th. Dimaras, «Τὸ δυτικὸ βιβλίον στὸν ἐλληνικὸ χῶρον» (Le livre occidental dans l'aire hellénique), p. 169.

2. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris 1902, v. I, p. 6.

connaît guère, ni en France, ni ailleurs, et, ne fut-ce que cette raison, ils ne sont pas moins indignes d'occuper une place dans la Bibliothèque du Roy». ¹

A la fin du XVIIIe s., Villoisin donne une description beaucoup plus analytique des imprimés qu'il a trouvés au Monastère de Patmos: "on y trouve aussi beaucoup de bons livres grecs imprimés et également rongés par les vers", ² tandis qu'il existe une indication selon laquelle Dom Lemaitre, "mort à Saint-Denis en 1740", rédigea un "Index in-folio de tous les écrits grecs imprimés". ³

Quelques années auparavant, en 1680, Antoine Galland localise, en Crète, l'œuvre de Ioannis Kartanos, imprimée pour la première fois à Venise en 1536 et qui avait attiré son attention. «C'est un livre très rare parmi les grecs que j'enverrai en France à la première occasion.» ⁴

Voilà, à titre d'exemple, les éléments que nous avons glanés dans les textes étrangers. Nous remarquons cependant que nos sources principales sur la première période de la domination ottomane, les relations des voyageurs et la correspondance du personnel diplomatique nous donnent des informations insuffisantes sur le contenu réel des bibliothèques, la préoccupation essentielle de ces étrangers étant de parcourir ces bibliothèques afin d'emporter leurs trésors culturels. Les mêmes informations lacunaires nous sont fournies par ce qui subsiste des documents d'archives. ⁵ L'absence d'un pouvoir

1. Omont, *Missions...*, I, 502, lettre du 18 septembre 1729.

2. J. B. G. d'Ansse de Villoisin, *Notice des manuscrits grecs et latins qui, de la Bibliothèque des anciens Empereurs Grecs et de celle du Sésail de Constantinople, sont passés dans la Bibliothèque impériale, et éclaircissemens sur quelques unes des plus fameuses Bibliothèques de la Grèce* (ca. 1810), p. 31.

3. Omont, *Missions...*, I, 414, note 1.

4. Omont, *Missions...*, I, 208.

5. Il faut cependant noter que nous disposons de témoignages sur l'existence de livres imprimés et même sur les efforts concernant leur acquisition dès le XVIe siècle. Le notaire du Patriarcat œcuménique Théodore Zygomas qui s'occupe de l'enrichissement de la bibliothèque patriarcale envoie de vieux manuscrits au savant allemand Martin Crusius, lui demandant en échange de nouveaux ouvrages imprimés, cf. M. Crusius, *Turcograecia*, Bâle 1584, pp. 467-468. D'ailleurs dans le catalogue des livres d'Antoine Kantacuzenos (Constantinople, XVIe s.) les œuvres imprimées sont bien distinguées des œuvres manus-

étatique central en Grèce, l'alternance dans les différentes régions du pays, d'autorités diverses, n'ont pas permis un fonctionnement normal de l'appareil administratif et de l'organisation étatique si ce n'est au sein de l'institution locale de la commune. C'est ainsi qu'aujourd'hui les matériaux d'archives dont nous disposons sont en général fragmentaires. Les séries d'archives sont moindres de celles qui ont été préservées dans d'autres pays européens. Des sources entières nous manquent desquelles nous aurions pu puiser tant de renseignements précieux: inventaires d'enregistrements du Dépôt Légal dans une Bibliothèque centrale et "Nationale", registres avec inventaires après décès, tableaux rédigés par la censure (de tels tableaux ont été sauvegardés en nombre limité à Venise essentiellement depuis l'époque de l'occupation autrichienne ainsi que certains éléments du Patriarcat œcuménique), etc.

Le chercheur qui étudie les bibliothèques de Grèce se heurte aujourd'hui aux mêmes difficultés que celles rencontrées par les rédacteurs de notre bibliographie nationale. Ces derniers étaient obligés de travailler sur le terrain, se fondant aussi sur les collections sauvegardées, ou puisant dans quelques catalogues de vente d'imprimeurs de Venise, ou se basant sur des indications de seconde main. Notre connaissance dans ce domaine est encore très fragmentaire. Ainsi les questions concernant la création des bibliothèques, leur répartition dans l'espace géographique, temporel et dans l'environnement social, l'acceptation de leur existence par l'ensemble, leur rayonnement et leur manière exacte de fonctionner dans la conscience du peuple, demeurent en grande partie sans réponse. La même chose se reproduit au niveau des autres questions liées à l'agencement et le fonctionnement des bibliothèques: installations de locaux, disposition des livres à chaque époque, importance et

crites par le terme «σταμπάδα» (stampada=imprimés), cf. Richard Förster, *De antiquitatibus et libris manuscriptis Constantinopolitanis commentatio*, Rostochii 1870, p. 25. Georgios K. Papazoglu, «Τὰ «σταμπάδα» βιβλία τῆς βιβλιοθήκης Ἀντωνίου Καντακουζηνού» (Les livres imprimés de la bibliothèque d'Antoine Kantacuzenos), communication faite au XVe Congrès International d'Études Byzantines, Vienne, 4-9 Octobre 1981 (voir *Résumés des Communications*), attribue l'existence de livres imprimés dans la bibliothèque Kantacuzenos au fait qu'Antoine, comme d'ailleurs son fils Georges plus tard, envoyait ses manuscrits en Occident afin de les faire imprimer.

contenu de chaque collection, conditions d'enrichissement des fonds, d'utilisation, de prêt, durée d'existence, et tant d'autres éléments qui composent l'image de chaque collection de textes pour une période chronologique au cours de laquelle cette collection constitue une entité.

Une première approche du sujet se fonde sur les renseignements dispersés mais abondants et souvent précieux conservés malgré le temps. Il reste à faire, ressenti comme un besoin impératif, un travail d'enregistrement sur une plus grande échelle, une classification systématique et une approche quantitative des éléments, travaux qui donneront la possibilité d'avoir une vue d'ensemble sur tout le sujet. Cette recherche est devenue l'objet d'un programme à long terme de notre Centre qui désire étudier à fond le livre, plus généralement les bibliothèques et parallèlement présenter une géographie des foyers de culture en Grèce pendant la période de la domination ottomane.

Les principales sources à la disposition du chercheur étudiant les bibliothèques sont tout d'abord les catalogues sauvegardés, habituellement manuscrits —mais il y en a peu pour les imprimés— et simultanément les livres eux-mêmes, aussi bien ceux qui ont été conservés, porteurs d'un grand nombre d'indications, ainsi que tous ceux qui nous sont connus par des mentions diverses. Dans le cas de ceux qui ont été préservés, les dédicaces, les notes de leurs propriétaires, les annotations en marge, les cotes éventuelles, offrent un ensemble d'indices riches et précieux pour la reconstitution de la collection. Parallèlement les dénombrements de titres sous forme d'inventaires ou rédigés en fonction des besoins —dons, legs etc.— donnent une image plus directe de la collection. Plus tard, à partir du milieu du XVIII^e siècle, les catalogues de souscripteurs publiés à la fin des nouvelles éditions, contribuent de façon essentielle à identifier les personnes qui, pour une raison quelconque, s'intéressent à l'acquisition de livres, la plupart d'entre elles désirant constituer leur propre bibliothèque.

Donc, avec cet ensemble d'indices déjà existants nous essaierons de présenter une esquisse des bibliothèques grecques telles qu'elles apparaissent au cours des siècles. Il est difficile de se référer à des bibliothèques dont l'existence est continue. En ce qui concerne les bibliothèques du monde byzantin, maintes recherches systématiques

ont été faites jusqu'à maintenant pour localiser les fondations culturelles et reconstituer leurs collections. Cependant la chute de l'Empire byzantin et la domination ottomane en Méditerranée Orientale ont créé une rupture profonde, qui, indépendamment des catastrophes successives provoquées par les événements historiques, se caractérisent par des différences fondamentales dans le domaine culturel et religieux entre l'occupant et les occupés; différences dont l'influence fut déterminante, du moins dans les premiers siècles de la conquête ottomane, sur la formation du nouveau parcours de l'hellénisme. La discontinuité des premiers temps fut pour une bonne part couverte par la politique clairvoyante de Mohammed II. Utilisant, pour faciliter sa tâche, la Grande Église, comme agent de pouvoir, dépendant bien sûr de la nouvelle administration, il lui donna la possibilité non seulement de continuer à exercer ses activités traditionnelles mais encore de jouer un rôle primordial dans tous les domaines de la vie sociale grecque. Ainsi l'Église ne demeure pas simplement le dépositaire de l'héritage ancestral mais, avec le temps, elle se transforme en agent principal du pouvoir temporel, de la vie culturelle et de l'expression de l'hellénisme.

Dans la grande tempête occasionnée par l'expansion ottomane dont le résultat fut la dispersion des bibliothèques, seuls, les centres monastiques —et pas tous— échappèrent, malgré des conséquences plus ou moins fâcheuses, à la catastrophe totale. La dissolution de la Bibliothèque "Royale" de Constantinople fut à l'origine et pour longtemps la source d'une foule de suppositions et de conjectures sur le sort de ses livres. Son contenu fait l'objet de discussions répétées jusque vers la fin du XIXe siècle, lorsque les "chasseurs" de manuscrits poursuivent des efforts obstinés pour pénétrer dans la bibliothèque du Sérail où, comme ils le croient, se trouvent intacts les trésors impériaux de Byzance.¹ Au contraire, le rétablissement du

1. Voir à ce propos les efforts successifs des ambassadeurs français et des envoyés spéciaux dans Omont, *Missions...*: de l'ambassadeur Girardin (I, 253-264), et de l'abbé Sevin (I, 433-536). Dans une lettre de Constantinople, du 4 septembre 1729, au comte de Caylus, Sevin annonce qu' "il n'y a rien à espérer de ce côté là; les incendies et la superstition des sultans ont tout détruit. C'est ce que j'ai appris de Fonseca, deux jours après mon arrivée [...] j'ai eu recours à des Turcs éclairés, et il n'en est aucun parmi eux qui ne m'ait confirmé le rapport du docteur hébreu [...] il y a véritablement une très belle bibliothèque,

Patriarcat œcuménique immédiatement après la chute de Constantinople, conduisit à la reconstitution de sa bibliothèque. De la partie du catalogue qui a été sauvegardée et publiée, nous apprenons que la bibliothèque patriarcale contenait, en dehors des ouvrages théologiques et des actes des synodes, beaucoup de manuscrits sur les lettres classiques.¹ Selon le témoignage de l'ambassadeur français à Constantinople Achille de Harlay de Sancy, au début du XVII^e siècle, ces manuscrits étaient jalousement gardés: "j'ay aussi trouvé quelques livres au Patriarcat, anciens manuscrits grecs, qui sont assez beaux et que je feray avec le temps transcrire, car de les avoir c'est chose impossible".² En ce qui concerne la

mais tous les volumes qui la composent, sont turcs, arabes et persans" (Omont, *op. cit.*, 478); cf. aussi *Encyclopédie*, v. 2, p. 240. Les informations négatives sur l'existence de manuscrits grecs et latins dans la bibliothèque du Séraï ne découragèrent pas les voyageurs occidentaux. Au milieu du XIX^e s. H. O. Coxe se réfère de nouveau à cette bibliothèque et nous informe que le savant allemand Dr. Mordtmann lui a présenté un catalogue des 22 manuscrits existants (voir *Report to Her Majesty's Government, on the Greek Manuscripts yet remaining in the Libraries of the Levant*, Londres 1858, p. 32).

1. Un catalogue des 55 manuscrits sauvegardés avait été publié en latin, dès 1585 par un bibliophile français, Antoine du Verdier, dans: "Supplementum epitomes bibliothecae Gesnerianae" (pp. 57-59), qui se trouve à la fin de l'œuvre: *La Bibliothèque d'Antoine du Verdier...*, Lugdunum 1585; il y inclut aussi des catalogues de diverses bibliothèques constantinopolitaines. Voir aussi C. Sathas, "Sur les commentaires byzantins relatifs aux comédies de Ménandre...", *Annuaire de l'Association des Études grecques en France*, 1875, p. 189. Selon Sp. Lambros (*Néos Hellénomnemon* I (1914) 107) le catalogue de la bibliothèque patriarcale avait été déjà publié en 1578 par Hartung à Strasbourg et de nouveau à Paris en 1773. Cf. *Bibliotheca sive Antiquitates urbis constantinopolitanae* (Per Johannem Hartung), Argentorati, excud. N. Wyriot, 1578. Je n'ai pas consulté cet ouvrage. Richard Förster, *op. cit.*, qui publie en grec les catalogues des bibliothèques de Constantinople d'après le codex de Vienne, inclut à la fin le catalogue de la bibliothèque patriarcale en latin d'après Hartung et Du Verdier. À propos des catalogues contenus dans le codex Vidobonensis, C. Sathas (*op. cit.*) note qu'ils furent rédigés en 1570 à l'instigation de Augier Ghiselin de Busbeck, envoyé diplomatique de l'empereur Ferdinand à la Sublime Porte. D'après le métropolite Helioupoleos et Theiron Gennadius, *Ἱστορία τοῦ Οἰκουµενικοῦ Πατριαρχείου*, (Histoire du Patriarcat Œcuménique), v. I, Athènes 1953, p. 432, le catalogue des 55 manuscrits du Patriarcat fut rédigé par Nicolaus Wyriot; voir plus haut *Bibliotheca sive Antiquitates urbis constantinopolitanae...*

2. Omont, *Missions...*, I, p. VI.

bibliothèque du Patriarcat, qui le suivait chaque fois dans ses déménagements, ainsi que pour les bibliothèques fondées dans le but d'encadrer les écoles patriarcales successives, nous disposons d'éléments assez nombreux qui nous éclairent sur les soins constants du Patriarcat concernant leur constitution, leur conservation et leur enrichissement renforcé par des dons fréquents de particuliers.

Une des premières constatations est donc que la chute de Byzance constitue une rupture essentielle dans l'histoire des bibliothèques de Grèce, et en conséquence, on pourrait affirmer que, seules les bibliothèques de quelques grands monastères conservèrent une vie continue et sans interruptions; on donne comme exemple le Monastère de Saint Jean le Théologien à Patmos, le Monastère de la Grande Lavra au Mont Athos et quelques autres monastères de la même région. Les établissements ecclésiastiques, et les centres monastiques plus généralement, vont devenir pendant cette période les gardiens des trésors culturels de la nation. Si certaines personnes se réfugient en Occident et y mettent en dépôt tout ce qu'elles pouvaient sauver de l'héritage ancestral, demandant parallèlement l'aide des Occidentaux pour la reconquête de Byzance, il y en avait d'autres qui croyaient à la tradition. Professant que de "l'intérieur", se préparerait le processus de renaissance de l'ancienne grandeur, ils s'efforçaient de rassembler les trésors dispersés et peut-être de contenir leur fuite vers l'étranger.

Dans le tourbillon de ces tendances opposées les bibliothèques monastiques et particulièrement celles qui étaient éloignées, comme dans le cas du Mont Athos, étaient considérées comme les gardiennes les plus sûres des livres. Ainsi la seconde constatation concernant cette première période est que les bibliothèques avec le recul progressif de l'éducation se transforment peu à peu en simples dépôts de livres, que toute sorte de visiteurs au cours de périodes successives cherchent à dépouiller, alléguant souvent l'indifférence des moines et leur manque de culture. Si au XVe siècle les érudits de Constantinople, pour défendre leurs positions religieuses et idéologiques, recherchent les textes dont ils ont besoin dans les bibliothèques du Mont Athos,¹ un siècle après environ, Pierre Belon voya-

1. Le grand ecclésiarque Sylvestre Syropoulos se référant à Mark Eugénios, Georges Scholarios et aux autres savants byzantins de l'époque écrit

geant dans ces monastères, souligne de façon très sombre le changement accompli: "L'on trouvait anciennement des bons livres grecs, escripts à la main, en ladicte montaigne. Car les Grecs des susdictes monastères estoient le temps passé beaucoup plus doctes, qu'ils ne sont pour l'heure présente. Maintenant il n'y en a plus nuls qui sachent rien; et seroient impossible qu'en tout le Mont Athos l'on trouvait en chasque monastère plus d'un seul caloiere sçavant. Qui en voudroit avoir des livres de théologie escripts à la main, on y en pourroit bien trouver, mais ils n'en ont ne en poésie, histoire, n'en philosophie".¹

De nombreux témoignages semblables, écrits durant la période de la domination ottomane ont été sauvegardés. Cependant avec le temps, nous remarquons que beaucoup de ces bibliothèques monastiques deviennent actives. Privées en majeure partie de leurs manuscrits anciens, qui, malgré les excommunications patriarcales et les "malédiction des 318 pères", avaient entre temps pris le chemin de l'Occident ou de la Russie orthodoxe, elles s'enrichissent de nouveau et commencent à devenir utilisables. Nous nous trouvons alors au XVII^e siècle lorsque les conditions d'une renaissance de l'éducation vont être enfin réunies. Cette époque est caractérisée par l'humanisme religieux mais aussi par les réorganisations sociales, par une nouvelle stratification de la société comme on l'a soutenu récemment.² Le nombre des savants s'accroît, des écoles sont fondées, la production d'imprimés grecs se multiplie et se systéma-

qu' "ils tâchaient de rassembler des livres, et ne les ayant pas trouvés ici (à Constantinople), ils espéraient les trouver au Mont Athos", voir V. Laurent, *Les "Mémoires" du grand ecclésiarque de l'église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439)* (Conciliorum Florentinum Documenta et Scriptores, editum consilio et impensis Pontificii Institutii Orientalium Studiorum, series B), Rome 1971, p. 170; cf. aussi Const. Manafis, *Αί ἐν Κωνσταντινουπόλει βιβλιοθήκαι* (Les bibliothèques de Constantinople), Athènes 1972, p. 143.

1. Pierre Belon du Mans, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers rédigées en trois livres*, Paris 1554, f 36^v.

2. Démétrios G. Apostolopoulos, *Ἡ ἐμφάνιση τῆς σχολῆς τοῦ φησικοῦ δικαίου στὴν τοιροκρατούμενη ἐλληνικὴ κοινωνία. Ἡ ἀνάγκη μιᾶς νέας ιδεολογίας* (L'apparition de l'école du droit naturel dans la société grecque pendant la domination ottomane. La nécessité d'une nouvelle idéologie), Athènes 1980, pp. 56, 63.

tise — je rappelle l'apparition vers la fin du siècle des deux grandes imprimeries grecques, Glykis et Saros, de Venise; d'autre part les nouvelles forces montantes de la société grecque ambitionnent de jouer un rôle dirigeant tant dans le domaine social que dans le domaine culturel. Nous ne pouvons dire avec précision à quel moment les imprimés commencent à faire leur apparition dans ces bibliothèques; ni déterminer dans quelles proportions les bibliothèques s'enrichissent par commandes et achats, ou si elles ne font simplement qu'accepter des dons. En ce qui concerne le premier cas, nous ne disposons pas d'informations suffisantes alors que pour le deuxième nous pouvons suivre l'entrée de collections entières par des écrits dédicatoires, des testaments ou encore les notes d'anciens propriétaires sur les livres conservés. Je mentionne à titre d'exemple le Monastère d'Iviron où de nombreux prélats-érudits célèbres firent don de leur livres ou les léguèrent: l'évêque de Cythère, Maximos Margounios, le Patriarche Dionysios IV Mouselimis, le métropolite de Naupacte et d'Arta Néophytos Mavrommatis. Les donateurs ne se bornaient pas à dédicacer les livres. Ils veillaient également à leur conservation et à leur mise en valeur. Dionysios IV Mouselimis accompagne les livres d'un catalogue et définit des principes pour éviter leur dispersion tandis que, plus tard, Néophytos Mavrommatis va payer "de ses propres deniers" la construction d'une bibliothèque dans le monastère.¹

La "mise en activité" des bibliothèques coïncide habituellement avec le fonctionnement d'écoles proches ou la présence de fortes personnalités intellectuelles qui naturellement attirent le livre; la conséquence est alors la création à cet endroit d'un foyer de culture

1. M. J. Gédéon, «Λόγιοι καὶ βιβλιοθήκαι τῆς ἐν Ἄθῳ Μονῆς τῶν Ἰβήρων» (Savants et bibliothèques du monastère d'Iviron au mont Athos), *Ekklesiastike Aletheia* 4 (1883) 478-481. Par des lettres d'Eugène Voulgaris publiées par Gédéon (*op. cit.*, 509-512, 523-524) nous apprenons que ce savant prélat empruntait régulièrement des livres à la bibliothèque d'Iviron pour son usage personnel ainsi que celui de ses élèves à l'Académie de l'Athos.— Sur la constitution et le contenu de la bibliothèque du monastère de la Grande Lavra à l'Athos voir Tr. Sklavénitis, «Ἡ βιβλιοθήκη τῶν ἐντύπων τῆς Μονῆς Μεγίστης Λαύρας» (La bibliothèque des imprimés du monastère de la Grande Lavra), dans *Trésors du monastère de la Grande Lavra*, édition de la Banque Nationale de Grèce (sous-presses).

vivant. C'est-à-dire qu'une accumulation de livres ne suffit pas; leur utilisation et leur mise en valeur détermine le rayonnement de la collection. Le départ de cette personnalité intellectuelle entraîne souvent le déplacement des livres, la dissolution du centre temporaire.

Vers le milieu du XVIIe siècle commencent à apparaître des écoles qui avec le temps vont disposer de bibliothèques. Si jusqu'alors des érudits, en général des ecclésiastiques, avaient assumé la charge de l'enseignement, parcourant les régions de la Grèce, éduquant et catéchisant les asservis, déplaçant essentiellement avec eux les foyers de culture qui se formaient de leur présence, à partir d'un certain moment se créent les conditions favorables quant à la fondation d'écoles sur des bases beaucoup plus stables. Ces possibilités ont été principalement offertes par les commerçants Grecs de la diaspora. Grâce à leur force économique et ensuite à l'élévation de leur niveau culturel, les commerçants finiront par être le principal soutien de l'éducation et les premiers artisans de la création de foyers culturels, d'écoles, d'imprimeries, de bibliothèques qui se multiplient tout particulièrement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et dans les premières décades du XIXe siècle. Nous nous trouvons alors dans la période des Lumières en Grèce, période au cours de laquelle le livre érudit s'affirme et où les nouvelles bibliothèques mises en activité ont un rapport immédiat avec les écoles et l'éducation. Beaucoup de prêtres-enseignants offrent leurs livres à ces bibliothèques qu'enrichissent par des envois réguliers, les commerçants de la diaspora. "Et celui-ci [le livre], avec les autres, à moi aujourd'hui, demain à toi lecteur, et jamais à personne" note souvent à la fin de ses livres le commerçant Ioannis Pringos.¹ Il enverra environ mille volumes d'Amsterdam à l'école de sa ville natale Zagora, désirent offrir aux jeunes ce dont il a été privé dans son adolescence.

Il est difficile de déterminer avec exactitude le nombre de bibliothèques scolaires. Dépendantes comme l'étaient ces écoles de tant de facteurs divers, le personnel enseignant disponible, les ressources économiques également disponibles pour le fonctionnement des éco-

1. Vangélis Skouvaras, *Ἰωάννης Περίγος (1725;-1789). Ἡ ἐλληνικὴ παροικία τοῦ Ἀμστερνταμ. Ἡ σχολὴ καὶ ἡ βιβλιοθήκη τῆς Ζαγοράς* (Ioannis Pringos (1725?-1789). La communauté grecque d'Amsterdam. L'école et la bibliothèque de Zagora), Athènes 1964, p. 117.

les, la gestion de ces ressources, elles ne présentent pas toujours un caractère de continuité ni de longévité.

De tous les éléments que nous avons recueillis jusqu'aujourd'hui, et que je mentionne avec circonspection, on peut dénombrer environ 20 bibliothèques scolaires dont la présence et la longévité furent importantes au XVIIIe siècle. Au début du XIXe siècle on peut encore en ajouter quelques-unes, moins de dix, tandis qu'entre temps certaines plus anciennes ont cessé de fonctionner. Ces chiffres correspondent aux frontières actuelles de la Grèce. N'y sont pas incluses, les bibliothèques d'écoles grecques dans les centres d'éducation et de perfectionnement d'une aire plus étendue, comprenant l'Asie Mineure, Jérusalem, Alexandrie, Venise, Vienne, la Russie, où vivaient des populations grecques et où fleurissaient les communautés helléniques.¹

En ce qui concerne les bibliothèques publiques il n'est pas possible d'en parler avant le début du XIXe siècle, lorsque l'hellénisme entre totalement dans sa phase de renaissance culturelle et d'essor économique et qu'il dispose des possibilités d'organiser ses structures. Nous parlons des années qui précèdent la Révolution de 1821. Les grandes catastrophes qui suivirent le soulèvement des Grecs créèrent de nouveau de profondes ruptures dans la continuité des centres culturels. Les bibliothèques publiques de l'époque, de Jannina et de Chios eurent une courte existence. Elles se perdirent dans la tentative générale de libération, pour la raison même qui les avait fait naître.² Cependant il est important de rappeler ici un effort anté-

1. Cf. pour les éléments K. Paranikas, *Σχεδιάσμα περί της ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ Ἀλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453 μ.Χ.) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης ἑκατονταετηρίδος* (Esquisse sur l'état des lettres de la nation hellénique depuis la chute de Constantinople (1453 a.J.C.) jusqu'au début du XIXe siècle), Constantinople 1867. Dans son Prologue du *Τετράγλωσσον Λεξικόν* (Vocabulaire quadrilingue), Venise 1757, p. 40, Georges Konstantinou énumère à peu près trente écoles pour le XVIIIe siècle.

2. Les voyageurs étrangers qui suivaient de près, et avec un vif intérêt, le réveil national et la renaissance culturelle du peuple grec ne manquent pas de mentionner la destruction de ces bibliothèques. François Pouqueville, dans son *Voyage en Grèce*, Paris 1821, v. V, p. 421, se référant à la ville de Jannina note que: "L'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bibliothèque, plus précieuse encore, des frères Balano, qui avaient rassemblé une foule de manuscrits rares et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire; le collège, le cabinet de physique,

rieur dont on ne sait s'il fut jamais réalisé mais qui est significatif du moment où il fut proposé et pour l'homme qui le conçut.

Nous nous trouvons en 1666 à Constantinople. L'artisan de cette tentative est Alexandre Mavrocordatos qui, dès les premières années de sa carrière d'enseignant montre un vif intérêt pour l'instruction de la nation. Il propose de faire fonctionner une bibliothèque où "qui le veut peut aller étudier" (una libraria espota allo studio di tutti).¹ C'est ce qu'il écrit du moins à un savant grec d'Italie, probablement Léonce Allatios à qui il demande de soutenir la bibliothèque qui va s'organiser. Il lui propose d'envoyer des exemplaires de tous ses livres ainsi qu'une partie de sa propre bibliothèque pour que les "Grecs puissent sortir de leurs ténèbres". Nous ne savons pas si Mavrocordatos reçut une réponse à sa lettre. Allatios cependant, par son testament, lègue ses livres au Collège Grec de Saint Athanase à Rome.² Par ailleurs l'un de ses anciens désirs était de constituer une bibliothèque dans son île natale de Chios.³

Ces quelques mots concernant la collection d'Allatios donnent aussi, en quelque sorte et d'une manière succincte, une image des autres bibliothèques grecques privées. D'une vie aussi brève que

furent réduits en cendre". Un peu plus tard le *Journal Général de la Littérature Étrangère* (1822, p. 346) rapporte que "à la prise de Chios, faite par les Turcs au mois de juin dernier, la bibliothèque publique, le gymnase, le laboratoire de chimie et l'imprimerie ont été la proie des flammes".

1. Zacharias Tsirpanlis, «'Αλέξανδρος Μαυροκορδάτος ὁ ἐξ Ἀπορρήτων νέα στοιχεῖα καὶ νέες ἀπόψεις» (Alexandre Mavrocordato le "ex aporiton"; nouvelles données et nouveaux points de vue), *Dodone* 4 (1975) 283; du même, *Τὸ ἐλληνικὸ Κολλέγιο τῆς Ρώμης καὶ οἱ μαθητές του, 1576-1700* (Le Collège grec de Rome et ses élèves, 1570-1700), Thessalonique 1980, p. 607, où il est mentionné que les livres qu'Alexandre Mavrocordato a demandés à Léonce Allatios étaient destinés à "la bibliothèque patriarcale de Constantinople". Sur l'activité et les motivations d'Alexandre Mavrocordato voir Démétrius G. Apostolopoulos, «Γιὰ τὴν προϊστορία τοῦ νεοελληνικοῦ Διαφωτισμοῦ. Στοιχεῖα Φυσιολογίας τὸν 17ο αἰ. στὴν Κωνσταντινούπολη» (Sur l'origine des Lumières néohelléniques. Eléments de Physiologie au XVIIe siècle à Constantinople), t.a.p. de *Ho Eranistis* 11 (1974), "Neohellenikos Dhiaphotismos", Hommage à C. Th. Dimaras", pp. 305-307.

2. Legrand, *Bibliographie Hellénique du XVIIe siècle*, v. 3, p. 451. Cf. M. Foscolos, «Τὰ παλαιὰ ἐλληνικὰ βιβλία τοῦ ἐλληνικοῦ Κολλεγίου τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου τῆς Ρώμης» (Les livres anciens du Collège grec de St Athanase à Rome), *Ho Eranistis* 9 (1971) 5.

3. Zacharias Tsirpanlis, «'Αλέξανδρος Μαυροκορδάτος...», *op. cit.*, p. 285.

celle de leurs propriétaires, elles constituent souvent le noyau de plus grandes collections, ou viennent en enrichir d'autres déjà existantes. Si elles ne représentent pas toujours l'horizon culturel de leurs possesseurs, elles extériorisent, par le désir exprimé de ceux-ci, aussi bien leur monde sentimental que idéologique. Bien sûr, il y a des exceptions à la règle: des circonstances où il a fallu, à un moment donné, vendre des livres pour des raisons de nécessité et d'autres circonstances —un faible pourcentage par rapport à l'ensemble— où les collections passent aux mains des descendants pour une ou deux générations.

Ce thème des collections privées déborde peut-être le cadre que nous avons tracé pour la présente communication: il est en effet difficile de les qualifier de foyers culturels ayant un vaste rayonnement, à partir où elles se trouvent aux mains de particuliers et que très souvent ces derniers les gardent jalousement pour leur usage personnel. Cependant je crois que leur place est ici, surtout si nous pensons que les collections privées se trouvent presque exclusivement à l'origine de la création des autres bibliothèques dont nous avons déjà parlé.

Nos informations inégales et dispersées les concernant, tantôt touffues et détaillées, tantôt esquissées ou simplement indicatives, ne nous donnent pas la possibilité de regrouper des indices, de tenter des approches quantitatives sur les collections elles-mêmes ainsi que sur leur contenu. Des études sur les lecteurs, leur origine sociale, leurs centres d'intérêt pendant les premiers siècles avant l'apparition des listes de souscripteurs attendent encore d'être mises au jour. Aujourd'hui, avec l'enregistrement systématique dans les vieilles bibliothèques de tous les volumes sauvegardés, nous pensons que les lacunes seront pour une bonne part comblées. Une recherche récente dans la bibliothèque de la Sainte Lavra à Kalavryta a donné des résultats positifs dans ce domaine: nous avons pu par les livres du monastère connaître l'existence de deux bibliothèques privées et reconstituer leur fonds: la première appartenant à un moine enseignant de la fin du XVIIIe siècle, la seconde appartenant à un enseignant laïc du début du XIXe siècle.¹

1. Cf. Loukia Droulia, «Ο λαυριώτης μοναχός Κύριλλος από την Πάτρα και ἡ βιβλιοθήκη του» (Le moine lavriote Cyrille de Patras et sa bibliothèque), t.a.p.

À partir de l'approche des collections particulières "possédant un nom", c'est-à-dire de celles dont le propriétaire est attesté et son activité plus ou moins connue, il est possible de tirer quelques conclusions d'ordre général. Au début de la domination ottomane, les collections particulières appartiennent à des notables laïques et religieux qui, en règle générale, vivent dans les grands centres de Constantinople,¹ d'Alexandrie² ou dans des villes florissantes de l'Italie comme Venise, Florence ou Padoue. Ajoutons-leur encore la Crète dont la vie culturelle dès le XVe siècle se trouve renforcée par les doubles échanges nés de l'occupation vénitienne.³ De Candie, au XVIe siècle, Antonios Kallerghis suit avec un vif intérêt le mouvement culturel de l'Italie et les mouvements religieux de l'Occident. Sa bibliothèque, en dehors de manuscrits grecs, contient environ 800 imprimés grecs, latins, italiens et français.⁴

Ce qui a été dit pour le XVIe siècle vaut également pour le XVIIe à la différence que le cercle des collectionneurs s'élargit. Le savoir ne constitue plus un privilège exclusif d'un nombre restreint de personnes. De simples prêtres-enseignants, peu à peu, commencent à acquérir leurs propres livres, autres que le traité de pédagogie, le Psautier ou le Livre des Huit Modes. "Le 2 Juillet 1665" nous dit un mémoire "est décédé le Père Kallinikos, et Verria a été privée de son enseignant". Il semble que les livres qu'il avait transportés lui-même en trois chargements avec peine et à ses frais, de Rome pour

de *Ho Eranistis* 11 (1974), " 'Neohellénikós Dhiaphotismós', Hommage à C. Th. Dimaras", pp. 456-503; Costas Lappas, «Ο Κλαβρυτινός δάσκαλος Γρηγόριος Ίωαννίδης και ή βιβλιοθήκη του» (Grégoire Ioannides, enseignant de Calavryta, et sa bibliothèque), *Mnemon* 5 (1975) 157-200.

1. Les catalogues des livres sauvegardés dans les bibliothèques de la capitale après la chute de Byzance (voir plus haut, p. 196, note 1) contiennent les noms des possesseurs: Antoine Kantacuzenos, Michel Kantacuzenos, Iakovos Marmoretos, Ioannis Sutzos, Manuel Evgenikos, Ioannis Grammatikos et al.

2. Voir Kriton Chryssochoides, «Ο Μητροπένης Κριτόπουλος και ή βιβλιοθήκη του» (Métropane Critopoulos et sa bibliothèque), communication faite au XVIe Congrès International d'Études Byzantines, Vienne 1981 (voir *Résumés des Communications*).

3. Cf. C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 77-79 (Collection de l'Institut Français d'Athènes).

4. Nicolaos M. Panayotakis, «Έρευνα: έν Βενετία» (Recherches à Venise), *Thesaurismata* 5 (1968) 53-55.

mieux servir son pays, soient restés à Verria. (Perchè, come lo sano tutti, portavo tre carichi di libri per qualche profito di questi paesi.)¹

Il est évident que les choses commencent à changer. Les collections prennent plus d'importance dans la conscience de leurs propriétaires. Les livres ne sont plus considérés seulement comme une détente ni dans d'autres cas comme la marque d'un certain statut social. Ils sont appelés à jouer un rôle plus étendu, à servir un but précis: l'éducation de la nation. Nous avons déjà parlé de Maximos Margounios, de Dionysios IV Mouselimis, d'Alexandre Mavrocordatos, de Léonce Allatios. Nous avons aussi entendu parler de Mitrophanis Kritopoulos,² de Gabriel Seviros, de Jérôme Vlachos.³ Ils travaillent à la conservation de leur collection, à leur mise en valeur, à la fondation de bibliothèques d'utilité publique. Cependant nous constatons une chose: leurs tentatives ne furent pas couronnées de succès. La collectivité n'était pas prête à répondre à cette offre: ces hommes étaient, semble-t-il, très en avance sur leur temps, des précurseurs qui préparèrent le terrain ultérieur. Il faudra bien sûr qu'un bon nombre d'années s'écoule avant que cette évolution ne soit sensible.

Si le XVIIe siècle italien influença dans une certaine mesure l'itinéraire culturel de l'hellénisme, le XVIIIe siècle français va le marquer de plus en plus et de façon progressive et durable au cours des années. Les nouvelles structures qui se forment dans la vie de l'Occident ont obligatoirement une répercussion sur l'empire ottoman et par voie de conséquence sur l'hellénisme asservi. Ce sont les Phanariotes qui jouèrent un rôle direct et décisif dans cette évolution. Précurseurs, à l'avant-garde de la période des Lumières en Grèce, ils marquent par leur action et leurs manifestations culturelles le XVIIIe siècle grec. Parmi eux se distingue le fils d'Alexandre Mavrocordatos, Nicolas. Membre des nouvelles forces sociales qui ambitionnent de jouer un rôle dirigeant tant dans le domaine administra-

1. Zacharias Tsirpanlis, *Oi Μακεδόνες σπουδαστές του 'Ελληνικού Κολλεγίου Ρώμης και ή δράση τους στην 'Ελλάδα και στην 'Ιταλία, 16ος αι. - 1650* (Les étudiants macédoniens du Collège grec de Rome et leur activité en Grèce et en Italie, XVIe siècle - 1650), Thessalonike 1971, p. 200.

2. Voir plus haut, p. 204, note 2.

3. Voir ici la communication de C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 169.

tif que culturel, Nicolas Mavrocordatos va se donner comme l'un de ses objectifs principaux, la création d'une bibliothèque d'importance suivant en cela le chemin tracé par son père. On retrouve encore ici cet état d'esprit "ami du savoir" (philomathia), de la nouvelle valeur sociale qui commence à apparaître au milieu du XVII^e siècle.¹ Pour enrichir sa bibliothèque, Nicolas va travailler systématiquement dans deux directions: l'Europe Occidentale et l'aire grecque. Dans le premier cas, il s'aide des bibliographies de Johann Heinrich Bœcler et de Daniel Georg Morhof.² Dans le second il utilise la compétence de ses amis prélats pour localiser les anciens manuscrits. "La raison pour laquelle nous demandons ces livres", écrit-il à Néophytos Mavrommatis, ancien évêque d'Arta, "nous croyons que vous le présumez, il ne s'agit de rien d'autre que du bien commun de notre nation."³

À partir de ce moment-là, le cercle des particuliers qui constituent des collections s'élargit: on dénombre de plus en plus de savants, de prêtres-enseignants demandant des livres; des médecins et des commerçants acquièrent à leur tour leurs propres volumes. Les voyageurs qui continuent à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e de chercher des manuscrits parlent dorénavant de collections imprimées soulignant justement l'absence de manuscrits.

Les nouvelles bibliothèques, comme il est naturel, constituent leurs fonds en puisant dans d'autres sources: dans le marché du livre à l'étranger tant pour le livre occidental que pour le livre grec. Au fur et à mesure que le temps passe, un plus grand nombre de personnes se familiarise avec le livre; la bibliothèque privée n'est plus le privilège de quelques-uns. C'est aussi un signe des temps.

1. Démétrius G. Apostolopoulos, «Γιὰ τὴν προϊστορία τοῦ νεοελληνικοῦ διανοητισμοῦ», *op. cit.*, p. 305.

2. Corneliu Dima-Dragan, "La bibliophilie des Mavrocordato", dans *Symposium. L'époque des Phanariotes*, Thessaloniki 1974, pp. 211-216.

3. Antoine Stephanou, «Νικόλκος Μαυροκορδάτος» (Nicolas Mavrocordato), dans *Ethnomartys Platon o Chiou*, Chios, 3^e année, 15 janvier 1955, n^o 27, p. 38.